

LEAH BOSQUET

# ENTRE CIMES ET ABÎMES

L'EMPREINTE DES MINEURS PYRÉNÉENS

TEXTES DE CLAUDE DUBOIS

PRÉSENTATION DE DONATIEN ROUSSEAU

# ENTRE CIMES ET ABÎMES

Ouvrage publié avec le soutien du conseil régional Midi-Pyrénées  
et le concours du groupe Les Biroussans.

Pour son travail de photographe,  
Leah Bosquet avait reçu une aide individuelle à la création  
de la part de la Direction régionale des affaires culturelles Midi-Pyrénées.

Le Pas d'oiseau éditions  
176, chemin de Lestang  
31100 Toulouse  
[www.lepasdoiseau.fr](http://www.lepasdoiseau.fr)

ISBN : 978-2-917971-35-2  
© Éditions Le Pas d'oiseau, 2013

LEAH BOSQUET

# ENTRE CIMES ET ABÎMES

L'EMPREINTE DES MINEURS PYRÉNÉENS

TEXTES DE CLAUDE DUBOIS

PRÉSENTATION DE DONATIEN ROUSSEAU





Chemin des mines  
d'Horcalh et lac de  
Montoliu (2 500 m),  
Val d'Aran.

---

## POUR NE PAS OUBLIER

---

Cimes et abîmes. La sonorité des deux mots est douce à l'oreille. Dans ce défilé phonétique le mot mine n'est pas très loin. Cimes et abîmes font appel aussi à nos profondes contradictions qui sont le destin de nos vies. Cimes et abîmes comme haut et bas, ombre et lumière, manque et plénitude, noir et blanc.

Noir et blanc, tel est le choix de Leah Bosquet qui, convaincue des vertus de l'argentique, ne confie rien du processus chimique aux laboratoires extérieurs. Dans sa chambre noire, elle réalise ses tirages elle-même. Que ce soit à travers le format présenté ici ou celui des tirages de 1 m par 1 m de ses expositions, la dimension esthétique de son travail sur les restes du paysage minier est parfaitement restituée. La nuance des gris obtenue sur certains paysages est remarquable et prouve toute la maîtrise de l'artiste pour traduire son émotion face à ce monde minéral, face aux vestiges de ferraille qui trônent tels des fantômes rappelant le travail harassant et périlleux des mineurs.

L'ensemble oscille entre document et esthétique, entre les forteresses du dérisoire d'un Jean-Claude Gautrand et le travail plus archéologique d'un Lewis Baltz. Le silence qui émane du tout est philosophique. Il peut rappeler les paysages inquiétants, pourtant urbains, d'un Giorgio de Chirico.

Chez les artistes, souvent, le titre préexiste à l'œuvre. C'est le cas pour Leah Bosquet. « Entre Cimes et abîmes » s'est imposé à elle avant même qu'elle pose son objectif sur ce territoire. Venue de Belgique où elle a profité des conseils de la famille Vanden Eeckoudt, la photographe s'est installée en Couserans, dans les Pyrénées ariégeoises, où elle vit à l'écart du tumulte de la grande ville. Deux ans lui

ont été nécessaires pour vivre ce projet que je nommerais sa nuit spirituelle, « sa nuit obscure » pour reprendre les termes de Saint Jean de la Croix. Monter à plus de 2 300 mètres d'altitude, dormir sur place pour accueillir la bonne lumière, marcher des heures à la recherche des vestiges miniers, s'encorder pour ne pas risquer la chute dans un paysage souvent hostile, font partie de ce voyage initiatique qu'elle a minutieusement préparé à partir des cartes topographiques.

La mine, à travers ses lieux et ses hommes, a toujours exercé une certaine fascination sur les photographes. Les gueules noires de Don McCullin, les ouvriers de Pittsburgh de William Eugene Smith, plus près de nous les portraits des mineurs boliviens du photographe suisse Jean-Claude Wicky, avec lequel Leah Bosquet a échangé, sont présents dans le musée imaginaire des gens d'images. Dans ce projet réalisé « entre cimes et abîmes », pas de présence humaine mais la trace, l'empreinte du temps et des hommes. *In fine*, ces photographies auraient toute leur place dans la fameuse Mission photographique de la Datar. D'ailleurs la Direction régionale des Affaires culturelles et la Région Midi-Pyrénées ne s'y sont pas trompées en apportant leur soutien à ce travail.

Un travail de photographe pour ne pas oublier.

Donatien Rousseau

---

*Donatien Rousseau*

*Responsable de la Mission photographie du Conseil général du Tarn depuis 1990. Chronique la photographie et l'art contemporain pour un hebdomadaire du Tarn. Conférencier pour le Musée Toulouse-Lautrec à Albi, il enseigne les courants esthétiques de la photographie au Centre universitaire Champollion à Albi (Tarn).*

## « CES FERRAILLES DANS LA MONTAGNE... »

---

Le randonneur pyrénéen apprécie granges, cabanes de bergers, murettes de terrasses et autres vestiges des traditions agro-pastorales. Mais, dans le haut Val d'Aran, à Bentailou et Chichoué dans la haute vallée du Lez, ou encore sur le flanc nord de la Mail Bulard (voire carte hors texte), il s'étonne de découvrir des bâtiments imposants, plus ou moins ruinés. Les pans de murs en pierres s'accordent à leur environnement et dégagent une atmosphère fantomatique qui étonne le promeneur mais ne le rebute pas. C'est une tout autre réaction lorsque surgissent des pylônes, des roues à gorge, des éléments de transformateur électrique et des lambeaux de voies ferrées. Le rejet est alors généralement immédiat, et nombreux sont ceux qui voudraient « nettoyer » la montagne de ces ferrailles incongrues.

Il s'agit avant tout d'une question de matériaux et de lieux : la pierre est admise mais le fer banni ; la première est chez elle dans la montagne, tandis que le second y est étranger. Des clichés inconscients renforcent cette partition. Les constructions en pierres véhiculent l'imaginaire d'un labeur patient et traditionnel, réputé « sage », en harmonie avec son milieu. Le fer évoque les machines, l'industrie et la destruction tant de l'homme que de la nature. Pourtant, aimerions-nous revivre aux époques préhistoriques de la pierre taillée, antérieures à l'Âge du fer ? De plus, les hommes qui bâtirent granges, terrasses, cabanes, pylônes et voies ferrées n'avaient pour seul viatique que l'amélioration matérielle de leurs conditions de vie et celle de leurs familles. Sans doute admiraient-ils parfois le panorama, mais loin d'eux était l'idée d'un degré d'intégration esthétique de leurs ouvrages à l'environnement. S'ils avaient

matériellement et économiquement pu construire leurs cabanes et leurs murettes de terrasses en béton armé, les bergers l'auraient certainement volontiers fait pour mieux en assurer la solidité. Le succès des toitures en tôles galvanisées souligne la primauté des aspects pratiques et économiques sur tous les autres. Les principes écologiques actuels ne sauraient condamner rétroactivement ceux qui jadis vivaient de et dans ces montagnes où nous nous promenons aujourd'hui.

Oui, de nombreux hommes vivaient dans la montagne et exploitaient les ressources de celle-ci. C'est cette considération historique qui peut permettre de réévaluer les vestiges industriels qui parsèment les pentes sud et nord du Crabère (2 629 m) à la Mail de Bulard (2750 m), en passant par le Maubermé (2 880 m). Au même titre que les pelouses des estives et les cabanes de bergers sont l'œuvre des hommes, de leurs haches et de leurs troupeaux aux dépens des pinèdes primitives, téléphériques, wagonnets et moteurs sont les témoins du labeur des mineurs. Ceci est vrai qu'il y ait eu exploitation du minerai de zinc ou seulement installations destinées à la spéculation. Des hommes ont trimé à plus de 2 000 m d'altitude ; des milliers de toitures ont été couvertes avec le zinc issu de ces montagnes, pour n'évoquer que cet usage de ce métal ; des défis techniques ont ici été spectaculairement relevés ; des familles de modestes épargnants ont été ruinées par des spéculateurs sans scrupule ; d'autres familles, biroussanes et aranaïses n'ont survécu que grâce à la mine...

Les ferrailles dans la montagne portent une histoire humaine, locale et européenne, technique et économique. Ce sont de modestes monuments aux morts tombés dans les puits de Chichoué, dans l'abîme de Bulard ou victimes d'explosions accidentelles. Ces ferrailles sont imprégnées de sueur et de sang, mais aussi d'ingéniosité et d'espoirs. Ces ferrailles ont du sens. Nous leur devons respect.

Leah Bosquet leur rend un bel hommage. Elle ne savait que peu de choses sur ces vestiges, mais sa sensibilité s'est immédiatement accordée à leur beauté tragique et désolée. Car ces ferrailles sont belles, dans leur écrin montagnard. Qui n'a pas perçu cette beauté là-haut, la rencontrera dans ces photos.

Mais Leah fait davantage que rendre justice et esthétique à ces fantômes : elle leur confère un sens symbolique grâce à ses cadrages, à sa lumière et à ses focales. Tout est dans cette courbe de voie ferrée dans l'angle d'un cliché qui nous retient d'abord par la beauté d'un lac et de sommets. D'où viennent-ils ces rails ? Mais surtout : où vont-ils ? Que nous invitent-ils à découvrir dans nos propres profondeurs, dans notre mine intérieure ? Les photos de Leah, loin d'être des documents de patrimoine industriel, sont des invitations au voyage intérieur, car Leah est une véritable passeuse.

Claude Dubois

Vue vers le sud  
depuis le pic  
du Maubermé,  
(2 880 m).





Horcalh, au-dessus  
des baraquements  
(vers 2400 m),  
Val d'Aran.



Vue vers  
le nord-est depuis  
le pic du Maubermé,  
(2880 m).



Vue vers l'est,  
le port d'Orle (2318 m)  
et le Mont Valier (2838 m),  
depuis le pic du Maubermé.



Mine de Liat (2300 m),  
tas de déblais,  
Val d'Aran.



Baraques  
des mineurs  
de Bulard (2350 m).



Le pic de Crabère  
(2630 m).



Aux abords  
de la mine de Bulard,  
la « mangeuse  
d'hommes ».



Baraques  
des mineurs  
et station de départ  
du téléphérique  
à minerai de Bulard.



Congère à l'entrée  
d'un tunnel de voie  
ferrée d'Horcalh  
près du port d'Orle  
(2318 m).



Anciens bâtiments  
de la mine d'Uretz  
(2400 m),  
Val d'Aran.

Carcasse  
de transformateur  
électrique, mines  
de Liat (vers 2 300 m).





Horcalh  
(vers 2500 m).



Ancien lit et poulie  
pour passage  
de câble devant  
la galerie de Rouge  
à Sentein  
(vers 1600 m).



Bâtiment technique  
de la mine de Liat.



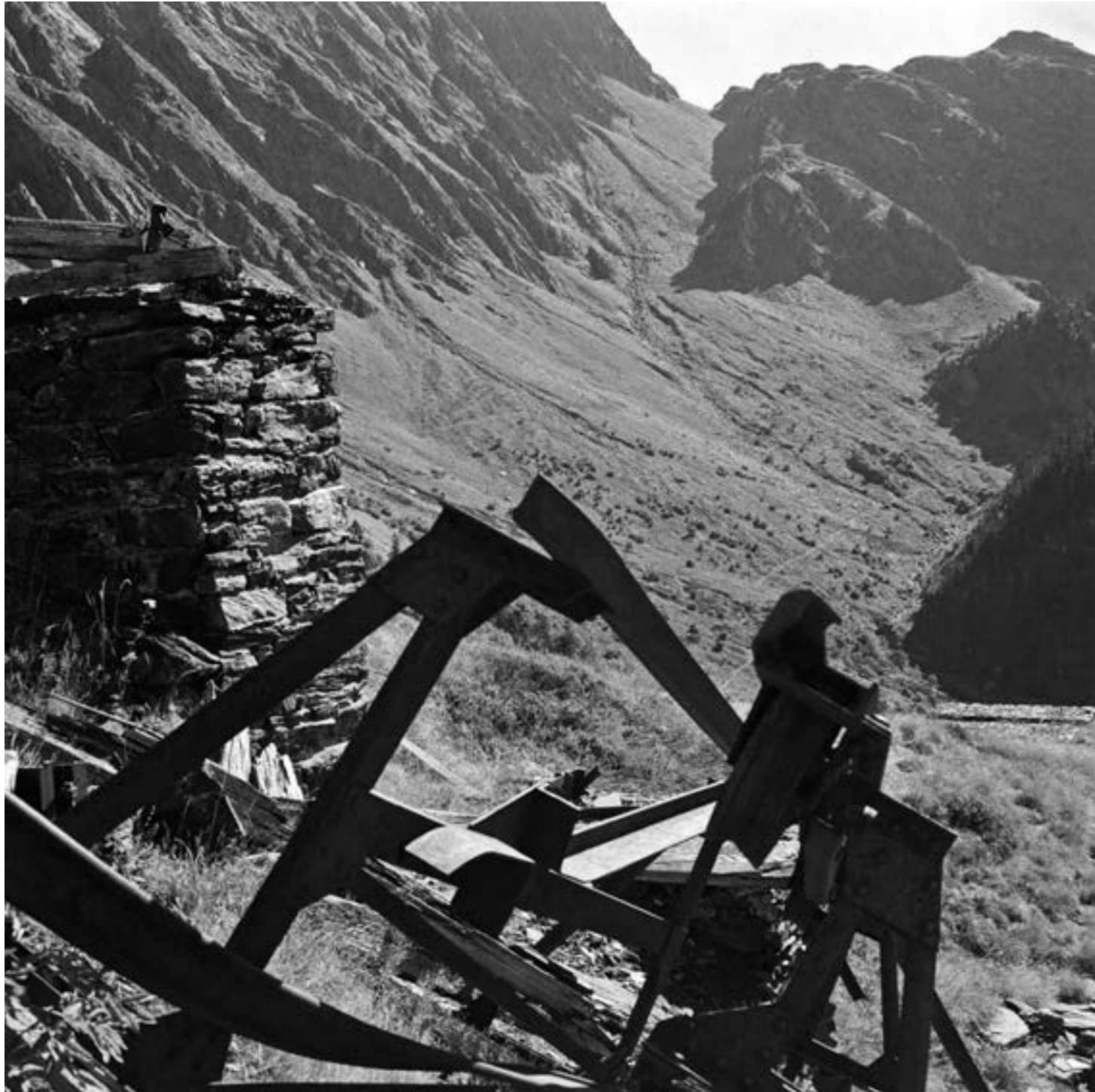
Câbles aériens d'évacuation  
du minerai de Bulard entre  
la mine et le téléphérique  
(vers 2450 m).



Téléphérique  
Etcheverry  
de 1906 à la mine  
de Sentein. Station  
de Rouge (1500 m).



Station d'angle du  
téléphérique Etcheverry  
de la mine de Liat,  
Val de Toran (1670 m).



Station d'angle du téléphérique Etcheverry de la mine de Liat, Val de Toran (1 670 m).



Pylône de la ligne électrique pour la mine de Liat (vers 2 200 m), Val de Toran.

Voies ferrées  
de la mine d'Horcalh.





Voie ferrée (vers 2500 m)  
entre la mine et le port  
d'Uretz. Lac de Montoliu  
(Val d'Aran).



Tunnel dans  
la vallée d'Orle (2300 m)  
pour le transport  
d'Horcalh.



Passage voûté sous  
la laverie de la mine  
d'Uretz, à La Plagne  
de Sentein (1 100 m).



Près du port d'Orle  
(vers 2 200 m).



Vestige d'une station  
de téléphérique  
d'Horcalh (2300 m),  
près du port d'Orle.



Mur de soutènement  
d'une voie ferrée  
Decauville  
(vers 2500 m).



Vers le Crabère.



Ancien bâtiment  
des mines d'Uretz  
(2400 m).



Ancien bâtiment  
des mines d'Horcalh  
(vers 2 400 m).



Bâtiment  
de la mine de Liat  
(vers 2 300 m) et lac de  
Liat (2 130 m).



Station d'angle  
du téléphérique Etcheverry  
de la mine de Liat,  
Val de Toran (1670 m).



Ancien bâtiment  
des mines d'Uretz,  
(2500 m).



Pylône de la ligne électrique pour la mine de Liat, près du Tuc des Crabes, (vers 2300 m).



Voie ferrée entre les galeries d'Horcalh et le port d'Orle.



Voie ferrée d'évacuation  
des déblais stériles  
de la galerie de Rouge  
à Sentein (vers 1600 m).



Tunnel de la voie  
ferrée entre la mine  
et le port d'Uretz  
(2500 m).



Entrée de la galerie  
Saint-Louis, à Bentailou  
(1900 m).



Baraque de Bulard  
(2350 m).

Galeries  
et baraques des  
mineurs à Liat.





Bâtiment technique  
de la mine de Liat  
et étang du pic de la  
Palomèra (vers 2300 m).



Galerie de la mine  
de Liat et étang  
du pic de la Palomèra.



Tunnel et congère,  
près du port d'Orle  
(2318 m).



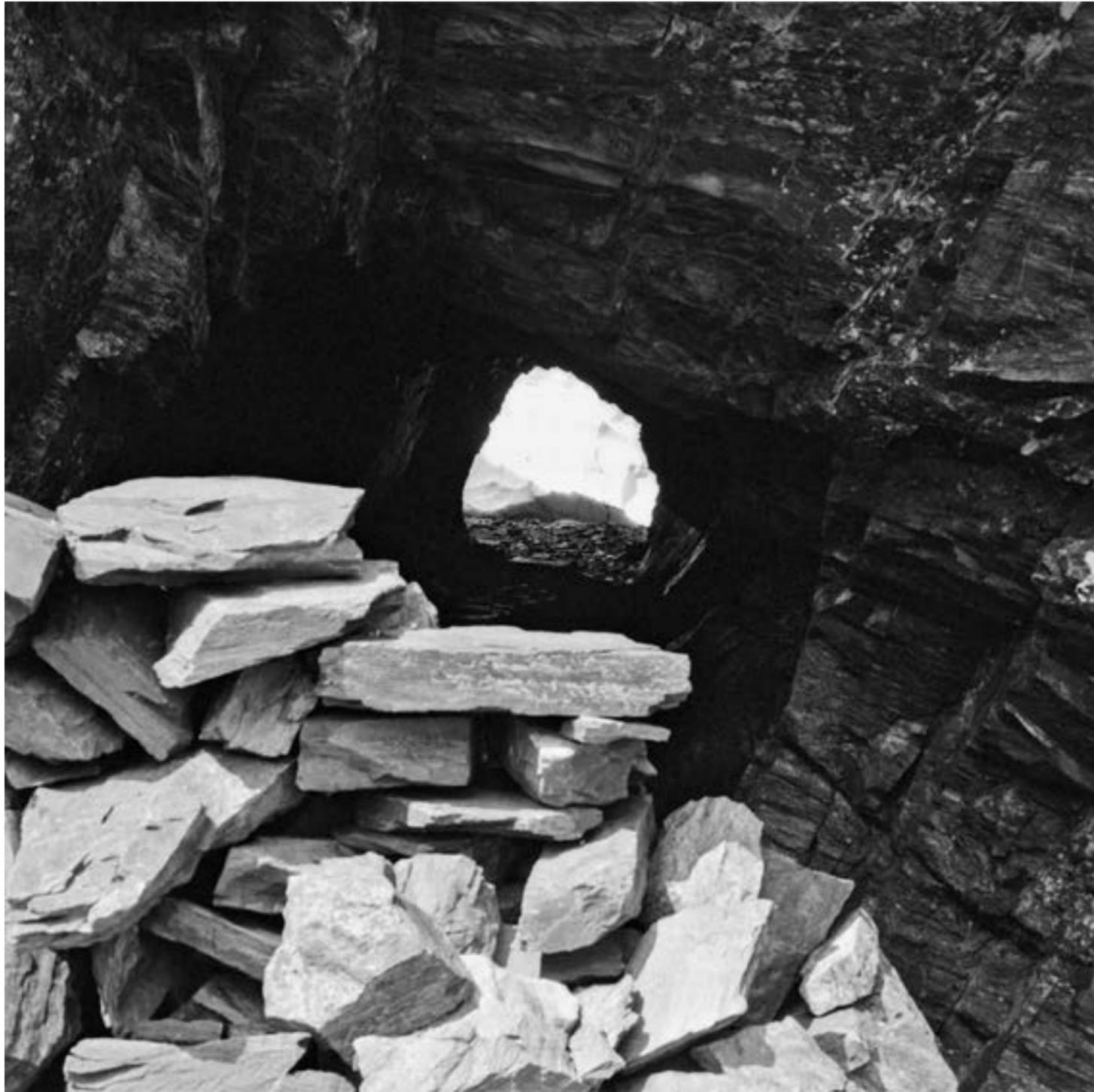
Rayons de roue  
à gorge près  
du port d'Orle.



Station de téléphérique  
bicâble d'Horcalh  
près du port d'Orle  
(2318 m).



Treuil au-dessus du bocard  
d'Eylie et hameau  
d'Eylie d'en haut.



Tunnel de voie  
ferrée d'Horcalh  
près du port d'Orle.



Mine de Sentein, voie  
ferrée entre les galeries  
Saint-Louis et Narbonne  
(1900 m).

Pylône du téléphérique  
bicâble d'Horcalh,  
près du port d'Orle.





Cairns au sommet  
du pic de Maubermé  
(2 880 m).



Roue à gorge du téléphérique  
bicâble de la mine  
de Sentein, en 1 900,  
à Chichoué (2 000 m).



Arrivée à Bentailou  
(1850 m) de la voie  
charretière de 1854.



Bocard de Sentein  
et la glissière  
à calcite de 1973.



Station et pylônes  
du téléphérique  
Etcheverry de la mine  
de Liat (vers 2300 m).



Glissière à calcite de 1973  
au bocard de Sentein  
et route d'Eylie.



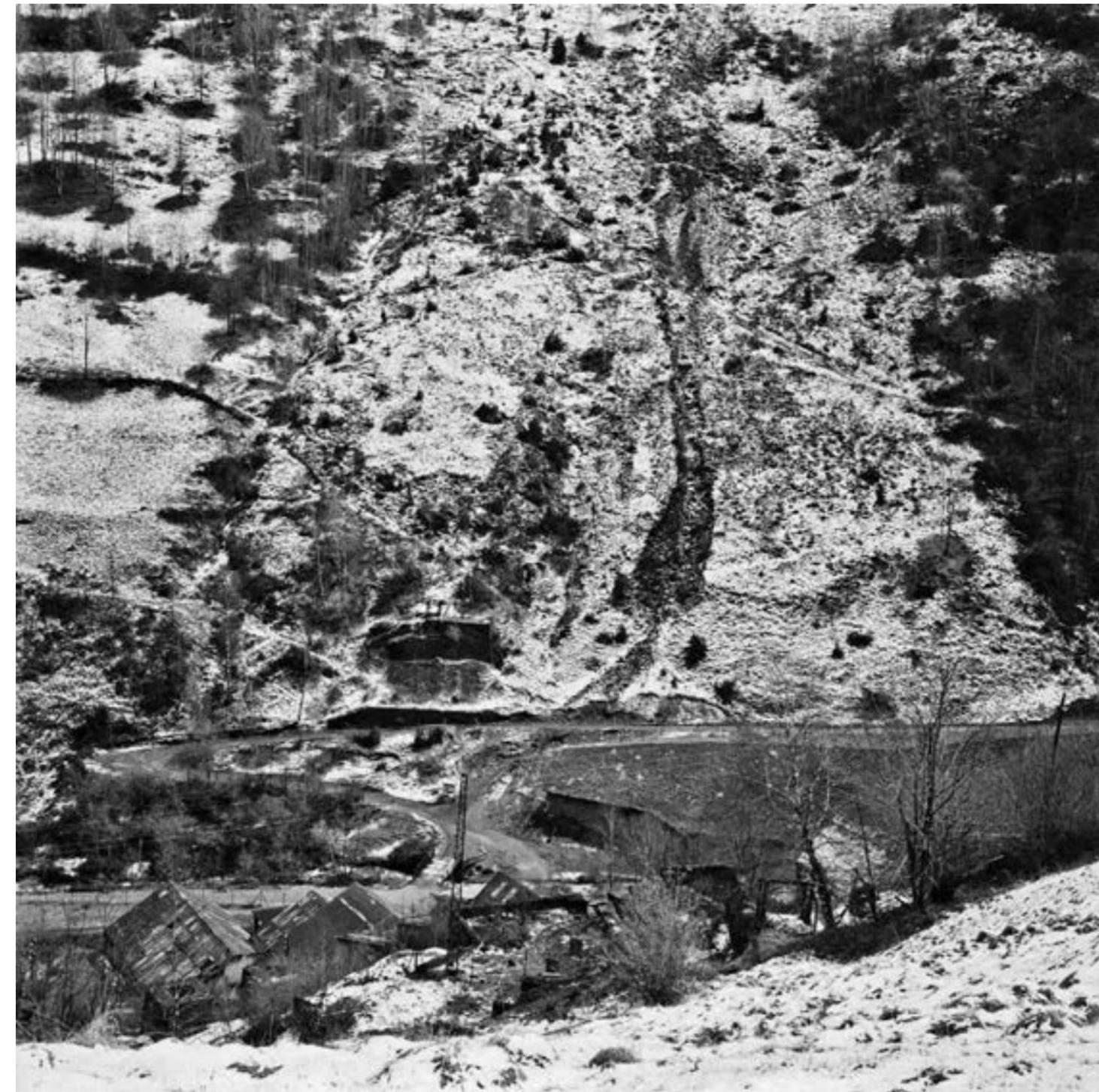
Station d'angle du téléphérique Etcheverry de la mine de Liat, Val de Toran (1670 m).



Pylône électrique près de Chichoué.



Près du pic  
de l'Homme mort  
(2163 m).



Le bocard de Sentein avec,  
sur le versant oriental,  
la station d'arrivée  
du téléphérique.



Sur le trajet du téléphérique Etcheverry de la mine de Liat (1700 m).



Près du port d'Orle, côté français.



Mine de Liat et étang  
du pic de la Palomèra.  
(Val d'Aran)



Val Toran sur le tracé  
du téléphérique  
de la mine de Liat.



Bâtiment de la mine  
d'Uretz au port d'Uretz.



Lac de Montoliu  
et ruines du site  
minier d'Uretz.

Les pylônes d'acier  
se perdent dans la forêt  
où nos corps exténués  
se repaissent de fraîcheur.  
Au loin, les fantômes des mineurs  
nous rappellent au dur labeur  
de ceux qui ont évacué la montagne  
du minerai des riches propriétaires.  
Ce sont toujours les mêmes qui meurent.  
Les godets abandonnés,  
tels des outils jetés,  
lassés de ne pas promettre de vie meilleure.  
Les câbles effilochés  
comme rompus par trop d'efforts.  
Faut-il avoir faim  
pour s'éreinter sous le froid des montagnes ?  
Et à 2750 m d'altitude  
les records sont désormais battus.  
L'homme/ouvrier peut travailler en haut  
tandis qu'en bas,  
les comptables s'engraissent.  
Nous foulons cette terre  
et son histoire nous saute aux yeux  
telle une mémoire instantanée...

Didier Falleur, un randonneur de passage.  
juillet 2012

Pylône déformé  
du téléphérique  
Etcheverry de Bulard  
(2350 m).





M. Thomé, directeur de la mine de Sentein de 1918 à 1926,  
avec deux ouvriers, François Bernié et François Rougès, vers 1925.  
Collection privée.

## UN PEU D'HISTOIRE

---

Les pylônes de téléphériques qui hérissent la montagne autour du pic de Maubermé (2 880 m), et les bâtiments en ruines, suggèrent une intense activité minière dans ce secteur. Impression trompeuse car, si la mine de Sentein à Chichoué et à Bentailou a connu une dimension industrielle, allant jusqu'à fournir le quart de la production nationale de minerai de zinc entre 1878 et 1884, les autres sites n'ont que peu produit, voire n'ont jamais été mis en exploitation.

Seul le téléphérique a permis de descendre, de façon économique, le minerai brut extrait entre 2 000 et 2 500 m d'altitude, jusqu'aux laveries installées auprès des torrents et des routes dans les vallées. Abstraction faite du premier transporteur par câbles aériens installé à Sentein par les exploitants anglais en 1880, et d'une deuxième ligne rudimentaire et insatisfaisante sur le même site vingt ans plus tard, c'est le téléphérique monocâble de la société Etcheverry qui fut adopté partout après une première implantation entre Uretz (ou Urets) et La Plagne en 1899. Facile et économique à installer, il n'offrait qu'un faible débit, ce qui ne constituait pas un inconvénient pour les mines modestes telles qu'Uretz, Liat ou Bulard. En revanche il devint un goulot d'étranglement dans la chaîne opératoire de Sentein après la Seconde Guerre mondiale.

Spectaculaire, notamment sur les photos de la presse dite financière, et peu coûteux d'implantation, ce modèle de téléphérique fut l'emblème des spéculateurs miniers de la région. Avec lui, les administrateurs des sociétés minières affichaient leur confiance dans les gisements et la rationalité de leurs investissements. Ainsi, ils vendaient de plus en plus cher des actions auprès des épargnants naïfs. Lesquels n'avaient que des bouts de papier sans valeur lorsque la société était liquidée. Le site de Plan de Tor dans le haut Val d'Aran en est le pire exemple.

Dans certains cas, les dirigeants eux-mêmes se berçaient d'illusions sur la richesse des indices minéralisés, et espéraient, par ce type d'investissement spectaculaire, convaincre une puissante société minière internationale de s'intéresser au gisement supposé et de payer une redevance sur la production. Le pic-de-l'Homme ; Fourcay / Montoliou ; Uretz et Liat entrent dans cette catégorie, même si, finalement, les deux derniers sites connurent effectivement une modeste exploitation par de grosses sociétés. Les galeries ouvertes à Fourcay et à Montoliou, les 3 km de voies ferrées les reliant au port d'Orle, le téléphérique, les 8 km de voies ferrées avec tunnels en vallée d'Orle et la laverie de Lascoux engloutirent environ 3 millions de francs entre 1901 et 1904 et ne produisirent avant abandon que 350 t de minerai en 1907.

Si le haut Val d'Aran a connu une profusion de ces sociétés spéculatives dans les années 1880, puis 1900, à l'initiative de Bordelais et d'ingénieurs sans scrupules, c'est que les mines de Sentein, puis de Bulard, créèrent des contextes encourageants. En 1880, les Anglais installèrent leur téléphérique et une laverie ultra-moderne à Sentein, donnant l'illusion d'une exploitation rentable et pérenne. En 1899, le marquis de Narbonne-Lara redonna vie à la mine de Sentein que l'on croyait épuisée et, surtout, se lança à l'assaut du vertigineux site de Bulard dont on ne savait alors rien, mais qui s'avéra économiquement exploitable.

Pourtant, ces deux exploitations pilotes furent aussi la proie de pirates. À Sentein, les Anglais de 1878 à 1884 et ceux de 1886 à 1892 ; les Narbonne-Lara de 1896 à 1906 puis le Syndicat minier de 1907 à 1913, se contentèrent d'extraire le seul minerai visible, sans mener de travaux prospectifs. Il s'agissait de gagner le plus d'argent possible dans le minimum de temps. Leurs seuls investissements notables consistèrent à construire et à équiper des laveries à la pointe du progrès afin de récupérer un maximum de minerai commercialisable. En dehors du financement de ces installations de rapport immédiat, aucune de ces sociétés, entre 1878 et 1913, n'avait de trésorerie disponible. En effet, les administrateurs inondaient les marchés avec leurs propres actions, afin d'en empocher la valeur avant l'arrêt prévisible de l'exploitation, empêchant ainsi les actions destinées à financer l'entreprise de trouver preneurs. C'est pourquoi, en particulier, la perforation mécanique de la roche ne fut effective qu'en 1913 à Sentein et à Bulard, ce qui est tardif. Elle nécessitait des infrastructures hydroélectriques coûteuses et n'avait véritablement d'intérêt que pour creuser des galeries de recherche dans la roche stérile, sans rapport économique immédiat ni certain.

Le succès remporté à l'inaccessible Bulard fut si spectaculaire qu'un chroniqueur anonyme la qualifia de « Reine des concessions des Pyrénées ». Mais il s'agissait du résultat, en l'occurrence gagnant, d'un pari de joueur, comme le même Narbonne-Lara en perdit un autre, au même moment, sur un site minier à Ustou (Ariège). De plus, ce fut probablement la dangerosité du chemin d'accès taillé dans la paroi vertigineuse qui valut un surnom plus sinistre à cette mine : « La mangeuse d'hommes », même si, en réalité, les accidents y furent peu nombreux. À Bulard, plus qu'ailleurs peut-être, le téléphérique fut le symbole de l'audace économique et de la réussite minière dans cette région.

Ce fut à Sentein, précisément à Chichoué, que débuta l'exploitation minière dans le secteur au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. À cette époque, seul le minerai de plomb présentait un intérêt. Les premières recherches à Liat portèrent également, vers 1865, sur du minerai de plomb argentifère, sans déboucher sur une exploitation.

L'essentiel des gisements qui connurent réellement une activité extractive était constitué de blende, un sulfure de zinc dont l'industrie métallurgique devint avide à partir de 1880 environ. Après Sentein, la deuxième mine qui donna lieu à une production s'ouvrit en 1897 sur la concession de Buena Suerte à Uretz. La Première Guerre mondiale y mit fin avant que l'intégralité du minerai n'ait été extraite. La production ne dépassa vraisemblablement pas les 20 000 t sorties de la laverie de La Plagne. Au contraire, le gisement de Bulard fut entièrement vidé entre 1902 et 1918. Il fournit 40 000 t de minerai de zinc lavé. Liat connut une première période d'exploitation entre 1904 et 1907, puis une seconde et dernière de 1919 à 1932 qui n'épuisa pas totalement le gisement. Ce sont peut-être 25 000 t de minerai de zinc qui sortirent de la laverie du Ponthaut.

Première ouverte en 1853, la mine de Sentein fut la dernière à fermer, en 1953. En un siècle elle connut huit périodes d'activité et quatorze sociétés différentes. Sa production totale s'élève, après passage à la laverie du Bocard, à 112 000 t de minerai de zinc et à 37 000 t de minerai de plomb. Les travaux de recherches menés en 1956 et 1957 montrèrent qu'il existe encore du minerai, mais d'une si faible teneur en zinc métallique que son exploitation ne pouvait être rentable. Une vaine tentative de reprise fut conduite

par le dernier concessionnaire, de 1961 à 1963. Le même homme relança une activité de 1972 à 1974, pour tenter de retraiter les stériles dans les anciennes laveries et pour exploiter de la calcite. Celle-ci était extraite au niveau inférieure de la mine, descendait par le téléphérique jusqu'au Bocard qu'elle traversait dans un long tuyau installé sur des poutrelles. Une faillite mit un terme à ces bricolages.

Les hommes qui chutèrent dans l'abîme de la Mail de Bulard ; ceux qui installèrent, puis ceux qui firent fonctionner et entretenirent les téléphériques ; les mineurs isolés à Uretz, à Liat, à Bentaillou et reclus à Bulard, tous ont fait vivre ces sites, y ont trimé, parfois laissé leur santé ou la vie. Aucun d'eux ne spéculait, ne trompait les petits épargnants. Leurs salaires s'écartaient tant du prix des denrées alimentaires dans les années 1920, à Sentein, qu'ils eurent recours à plusieurs grèves.

Mais combien et qui étaient-ils ?

Les données manquent pour répondre à ces questions en ce qui concerne les sites aranais. Toutefois, la liste des 33 ouvriers recrutés pour la mine d'Uretz durant l'été 1917 nous est connue. Il s'agissait de 32 Espagnols, dont 12 de villages de la région, et d'un Ariégeois, probablement un Biroussan (habitant de Sentein ou des villages environnants).

À Sentein, les effectifs moyens ont varié, en un siècle, de 230 personnes pour la période 1878-1884 à 100 de 1923 à 1926. L'exploitation de Bulard en occupait 115 de 1902 à 1906, puis 250 de 1907 à 1913. Ces chiffres regroupent les mineurs proprement dits, les ouvriers chargés du transport par téléphériques et celles et ceux occupés dans les laveries. D'autre part, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, une grande partie de ces ouvriers s'avérait instable et les embauches et débauches étaient nombreuses. Ainsi, par exemple, l'exploitation de Sentein enrôla 350 ouvriers durant l'été 1881 et 450 en 1892. L'importance de ces chiffres s'explique par l'absentéisme des Biroussans participant à la fenaison dans l'exploitation agricole familiale.

En dehors des Biroussans, toujours représentés dans les effectifs, les mineurs du Rancié, la grande mine de fer du Vicdessos en haute Ariège, sont venus chercher un meilleur salaire à Sentein, de 1864 à 1884 au moins. Des Basques ont également été présents jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Des Italiens ont travaillé à Bentaillou dans les années 1900, puis juste après la Seconde Guerre mondiale. À ce moment

là, la mine reçut un effectif de prisonniers de guerre allemands, durant quatre années. Ceux-ci, logés à Bentaillou dans un bâtiment gardé, travaillèrent en bonne entente avec Français, Espagnols, Italiens et Portugais. Des Algériens arrivèrent en 1950.

L'éloignement de Bulard et l'exiguïté des locaux de vie rendaient l'embauche problématique sur ce site. Les ouvriers espagnols y ont constitué une part importante de l'effectif. La direction était généralement contrainte d'embaucher des individus qui n'étaient pas acceptés ailleurs, souvent des chemineaux. Tous ces hommes, entassés dans quelques mètres carrés de baraquements accrochés à la montagne, dans une ambiance parfois violente, demeuraient deux semaines d'affilée là-haut avant de pouvoir prendre trois jours de congés dans la vallée. L'aller et le retour à pied étaient pris sur ce temps de repos

Qu'ils y aient passé seulement quelques jours ou bien des années, ce sont des centaines d'hommes qui creusèrent les montagnes de Sentein et de Bulard. Ils ont rapporté chez eux un salaire un peu plus élevé que dans la plupart des autres mines françaises, du fait des contraintes liées à l'altitude et à l'isolement, c'est-à-dire à un séjour prolongé en montagne dans de piètres conditions.

La mine représentait, pour les familles nombreuses et misérables, une source de revenus recherchée, même si cette activité entrait de manière saisonnière en concurrence avec les nécessités de l'agro-pastoralisme traditionnel. Aussi était-ce sans doute une fierté et le franchissement d'un cap symbolique pour un jeune homme lorsqu'il était admis à aller travailler sous terre avec ses aînés. Peut-être étaient-ce des émotions de cet ordre qui se bousculaient dans la tête de Joseph Bernié, jeune Biroussan de tout juste 18 ans, lorsqu'il pénétra pour la première fois de sa vie dans la mine de Sentein, en suivant ses désormais collègues, le 6 mars 1899. Nous ne saurons jamais pourquoi, après quelques dizaines de mètres seulement, Joseph tomba dans un puits.

Écoutons, recueillis, si nous ne percevons pas, dans le silence retombé sur la montagne, le bruissement de son âme.



Le Bocard de Sentein  
(1000 m) vers 1910.  
Carte postale Fauré et fils.

## AVALANCHE MEURTRIÈRE ET DÉVOUEMENT

En avril 1855, « une baraque construite par les administrateurs des mines a été écrasée sous une énorme avalanche avec quatre personnes. Au premier bruit de cet accident, les ouvriers des mines et les habitants de la commune ont volé au secours, armés de pioches et de pelles. Après quelques travaux de déblai on a pu retirer les quatre malheureux qui étaient enfouis : trois morts, un seul donnant signe de vie : mais celui-ci a succombé le lendemain à ses contusions et plus encore aux terribles émotions qu'il a subies ».

Les deux principaux sauveteurs, des mineurs dont les patronymes ne sont pas locaux, sont récompensés quelque temps plus tard pour leur acte de dévouement et de courage.

*(L'Ariégeois, n° 532, p. 2 et n° 563, p. 2.)*

## L'ÉVASION COLLECTIVE DE PRISONNIERS ALLEMANDS

---

Après la Libération, la mine de Sentein se voit affecter un contingent de prisonniers de guerre allemands. Début 1947, ceux-ci sont au nombre de 47, logés dans un baraquement de Bentaillou. Dans la nuit du dimanche 19 janvier au lundi 20, alors que la mine est arrêtée et que l'on se trouve dans l'intervalle d'un changement d'équipe, tous les prisonniers s'évadent. Ils sortent par une lucarne à ciel ouvert du toit du bâtiment où ils sont bouclés. Ils s'engouffrent immédiatement dans la galerie la plus proche et, circulant dans la mine qu'ils connaissent bien, ressortent hors de vue à un niveau supérieur. Il leur reste 2 km et 450 m de dénivelée à parcourir pour atteindre la frontière espagnole au port de la Hourquette. La montagne est couverte de 2 à 3 mètres de neige. L'un des Allemands glisse et chute dans un ravin où ses compagnons l'abandonnent. Retrouvé par les Français, c'est lui qui contera les circonstances de cette évasion.

(Archives DREAL Midi-Pyrénées, Mine de Sentein, carton 1.)



Mine de Sentein, bâtiments techniques et dortoir vers 1904 à Bentaillou (1800 m). Collection privée.



Mine de Sentein, compresseur pour la perforation mécanique, entre 1907 et 1912. Collection privée.

#### UN MODE DE RÉMUNÉRATION ORIGINAL MAIS DANGEREUX

---

Avant l'avènement de la perforation mécanique, les mineurs foraient la roche manuellement. Un mineur tenait le fleuret, long burin, en maintenant son extrémité aiguisée sur le front de taille à reculer. Son compagnon, muni d'une masse, frappait l'autre extrémité du fleuret. Entre chaque coup, le mineur chargé du fleuret tournait celui-ci d'un quart de tour. Ainsi, petit à petit, se creusait un trou cylindrique appelé fourneau. Une fois tous les fourneaux achevés, un ouvrier spécialisé les chargeait en explosif.

À Sentein, les Anglais de la Castillon Minig Company introduisirent une nouvelle forme de rémunération en 1886, qui resta en vigueur vingt ans. Avant de placer la dynamite dans le fourneau, un « mesureur » notait la profondeur de celui-ci. Le salaire des mineurs était fonction de cette mesure. Or, après le tir, il arrivait que le bout d'un fourneau subsiste intact dans le nouveau front de taille. Aussi, bien que ce fût interdit, les mineurs considérant que ces quelques centimètres déjà forés constituaient un gain acquis sans peine, y plongeaient quelques fois leur fleuret. Mais il se trouvait parfois un reste de dynamite non explosé au fond du trou. Alors, au premier coup de masse, c'était la détonation et l'accident grave

Ce mode de rémunération est également signalé à Liat en 1928-1929.

## UN CHIEN ENRAGÉ, UN FOU ET LE CRÉDIT MINIER

Le 23 mars 1908, Rochette, le fondateur du Crédit Minier et Industriel, du Syndicat minier qui exploite Sentein, Bulard et a hérité des concessions aranaises d'autres sociétés du même tonneau, est arrêté à Paris. Des manifestations s'ensuivent, les uns hurlant « À bas Rochette ! À bas le voleur ! » et les autres lui lançant des fleurs.

La faillite du Crédit Minier est déclarée le 29 avril et tous ceux qui y ont des intérêts, dont le Syndicat minier, font appel. Le procès se déroule du 1<sup>er</sup> mai au 10 juillet 1908, largement relayé par la presse.

À la fin, l'avocat général s'exclame que cette faillite doit « avoir un caractère préventif ; elle nous défendra contre tous les agissements futurs de Rochette. C'est bien le droit d'une société comme d'un individu de se défendre. Or, quand un individu rencontre un chien enragé, il le tue ; quand la société rencontre un fou, elle l'enferme ; quand la société rencontre sur sa route le Crédit Minier, elle le met à jamais dans l'impuissance de nuire ».

La faillite est confirmée et le Syndicat minier perd 1 million de francs de créances.

(Plaidoirie de M. Trouard-Riolle, *La Gazette des Tribunaux*, 4 juillet 1908, p. 597.)



Le Bocard de Sentein vers 1908.  
Carte Labouche frères.



Le Bocard de Sentein. Laveries des mines de Bulard et de Sentein, probablement entre 1902 et 1918. Collection privée.



Bocard de Sentein, chef laveur devant les tables de Linkenbach, entre 1905 et 1923. Collection privée.



Mine de Bulard. Réception des bennes de la mine et station de départ du téléphérique à 2350 m, entre 1902 et 1918. Collection privée.

## ACROBATIES À BULARD

---

En 1892, le chemin d'accès artificiel de Bulard n'existe pas encore. Ouvriers et ingénieurs doivent descendre depuis le sommet de la Mail de Bulard et y remonter au retour. C'est en septembre que M. Mettrier, ingénieur des Mines en charge de l'Ariège et A. Meurgey, ingénieur en chef des Mines vont inspecter les travaux de recherches exécutés par la Castillon Mining Company.

Il devrait s'ensuivre un rapport détaillant les potentiels et la viabilité économique du gisement, justifiant l'institution d'une concession. Mais le rapport de Meurgey est assez inattendu et pittoresque : « Nous avons trouvé l'escarpement littéralement crépi de neige fouettée par le vent du nord ; il a fallu qu'une brigade d'ouvriers, qui nous avait précédés d'une demi-journée, déblayât de neige le sentier vertigineux descendant de la crête aux ouvrages second [...] et montant à l'ouvrage premier. Nous n'avons pas visité celui-ci tant son accès nous a paru périlleux en l'état du sentier, ni le sixième : pour accéder à celui-ci, il faut à un certain endroit descendre d'une trentaine de mètres par une corde sur une paroi rocheuse lisse, très raide et surmontant un précipice effrayant : cette paroi était verglacée et le froid nous avait enlevé en grande partie notre vigueur et notre agilité. »

Quelques années plus tard, Tréfois, qui dirige la mine, confirme : « La descente à effectuer ne se recommande qu'à un alpiniste au pied sûr : pour en faire faire l'ascension à des ingénieurs, cependant habitués à circuler en terrain difficile, il a fallu 4 guides – 2 hissant, 2 poussant – mais aucun secours ne leur aurait permis de faire la descente. Pour reconnaître le gisement, il fallait donc des ingénieurs ajoutant aux multiples qualités qu'on exige déjà de notre profession, celles d'acrobate. »

(Archives DREAL Midi-Pyrénées, Concession de Bulard et Tréfois G.,  
« L'exploitation des mines », p. 54, article cité en bibliographie.)

## CHUTES DANS L'ABÎME

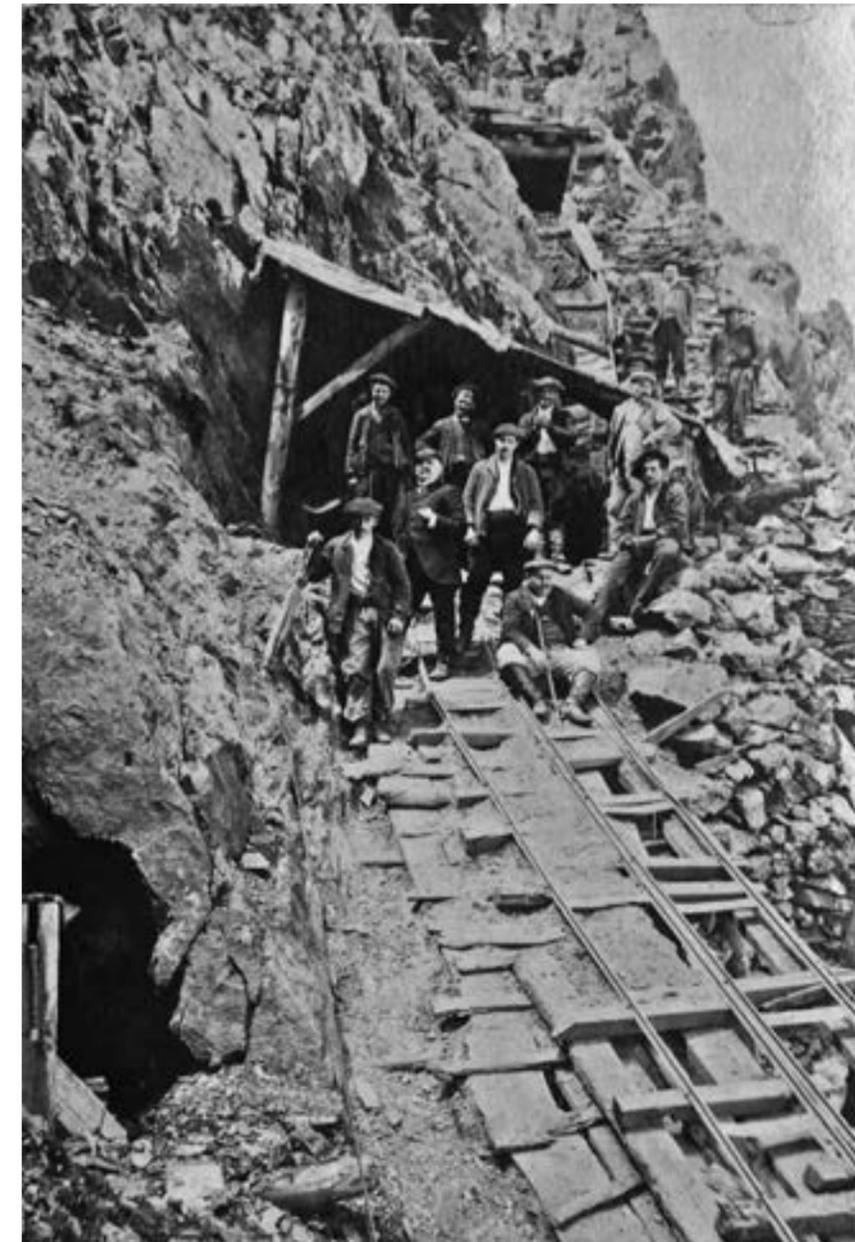
---

Le règlement de la mine de Bulard impose aux mineurs de circuler par l'intérieur de la mine entre le niveau inférieur et le niveau supérieur de celle-ci, au lieu d'emprunter le chemin taillé dans la paroi extérieure. Désobéissant à cette consigne de sécurité, le mineur Pierre Cep s'aventure dehors le 14 octobre 1905. Il tombe et s'écrase 600 mètres plus bas.

L'ingénieur Tréfois note : « pour aller rechercher son cadavre aplati, il fallut descendre des hommes à la corde et remonter la grappe au palan dans les endroits les plus difficiles ».

Le 10 juillet 1914, c'est le forgeron Pierre Rougès qui, pour une raison inconnue, tombe dans le précipice qui borde sa forge.

(Archives DREAL Midi-Pyrénées, Concession de Bulard et Tréfois G.,  
« L'exploitation des mines », p. 50, article cité en bibliographie.)



Mine de Bulard, voies de circulation des wagonnets vers les câbles transporteurs aériens, à 2550 m, entre 1902 et 1918. Collection privée.



Mineurs et curé à Bentailou (1800 m), probablement vers 1904. Collection privée.

## L'HIVER À BENTAILLOU

---

À la mine de Sentein, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les ouvriers vivent à Bentailou et travaillent encore un certain temps après les premières chutes de neige. L'ingénieur Tréfois décrit la situation ainsi :

« La neige était très abondante en hiver, elle persistait à partir de novembre et atteignait au début du printemps, en certains endroits, des épaisseurs de plus de 10 m ; elle disparaissait au mois d'avril. Pendant cinq mois chaque année, la mine est sous la neige. L'accès depuis la vallée n'est cependant presque jamais impossible ni vraiment dangereux à condition de modifier son itinéraire suivant l'époque et la menace des diverses avalanches.

Au début de l'hiver, c'est une lutte journalière pour déblayer les voies extérieures de la mine [...] l'exploitation présente, en hiver, d'assez grandes difficultés : les maisons d'ouvriers sont sous la neige, il faut en sortir par les toits ou par de véritables puits creusés devant les portes - le froid est intense, le chauffage consomme des quantités énormes de combustible coûteux, les ouvriers ont besoin d'une forte nourriture - le trajet des habitations à la mine est pénible, impossible dans l'obscurité : comme les jours sont courts, la journée de travail se trouve réduite, mais le salaire doit être maintenu ; - quand s'élève une tempête de neige, il peut être impossible pendant plusieurs jours de suite d'atteindre la mine : pour retenir les ouvriers, on se trouve dans l'obligation de leur accorder une indemnité pour les journées perdues. [...] Le transport des malades ou des blessés vers la vallée est très difficile. Les ouvriers ne consentent pas non plus à hiverner et quand ils voient leur retraite menacée, ils quittent la mine en hâte. »

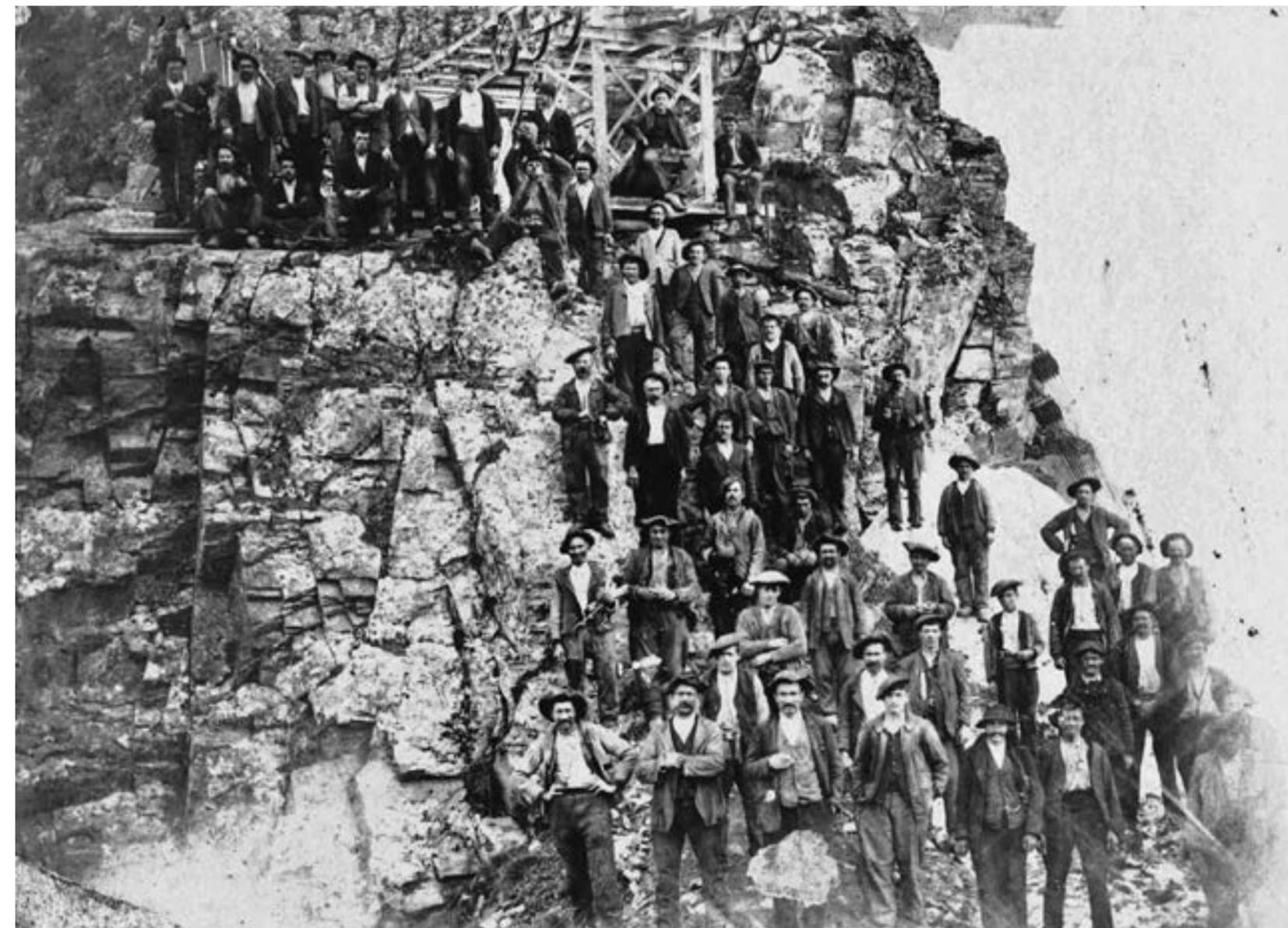
(Tréfois G., « L'exploitation des mines », p. 47-49, article cité en bibliographie.)

## BULARD : L'INACCESSIBLE EN HIVER

À Bulard, dans les conditions extrêmes du site, le refus d'hiverner est catégorique. Tréfois, qui dirigea la mine, explique :

« Les baraquements eux-mêmes ne peuvent pas être atteints en hiver, de novembre à juin. L'itinéraire comporte, depuis la vallée, la traversée d'un très grand nombre de couloirs d'avalanches et forcément l'ascension d'un tuc fort escarpé qui serait une grosse entreprise pour un guide alpin. Au printemps, dans un cirque précédant les maisons et dominant un glacier, on a compté en une heure une quinzaine d'avalanches d'importances diverses, mais dont la moindre offrait de graves dangers parce qu'un à-pic de plusieurs centaines de mètres était au pied. Il fallait donc renoncer à atteindre la mine pendant sept mois de l'année au moins et le travail n'était possible que pendant quatre à cinq mois, à moins d'hiverner. Les ouvriers s'y sont toujours refusés. Il aurait d'ailleurs fallu leur adjoindre un médecin et un prêtre qui auraient réclamé d'assez gros honoraires pour se soumettre à la dure existence que représente cet hivernage. En outre, les communications avec la vallée auraient été complètement interrompues : le téléphone était coupé chaque hiver et un câble même n'aurait résisté à certaines avalanches qu'à la condition d'être profondément enterré. Il arrivait aussi qu'une avalanche, s'ouvrant un chemin nouveau et imprévu, enlevait [sic] un pylône du câble transporteur. Alors plus d'approvisionnement possible. Admettant même qu'on laisse à la mine des provisions pour tout l'hiver, le minerai ne pouvait plus descendre et le profil du terrain ne permettait d'en stocker qu'un tonnage insignifiant à la mine. Je ne sache pas qu'on hiverne en Europe dans aucune mine placée dans des conditions semblables à celles que je viens d'indiquer. »

(Tréfois G., « L'exploitation des mines », p. 50-51, article cité en bibliographie.)



Les mineurs de Bulard et la station de tête du téléphérique à minerai, entre 1902 et 1918. Collection privée.



Sacs de minerais concentrés, au Bocard de Sentein, vers 1910. Carte postale Labouche frères

## UNE SALETÉ REPOUSSANTE

À Bentaillou et surtout à Bulard, étrangers et « chemineaux » sont nombreux aux côtés des montagnards locaux, à s'entasser dans les logements. C'est à Bulard que les conditions sont les plus dégradées. En 1904, un ingénieur des Mines dénonce : « la saleté des abords immédiats des baraquements, encombrés de débris de toutes sortes. Le personnel ouvrier de la région paraît ignorer absolument l'hygiène, et même la propreté ; l'exploitant déclare n'avoir aucune action sur son personnel à ce point de vue ».

Un an plus tard l'un de ses collègues note, toujours à propos de Bulard : « les anciens baraquements sont dans un état de propreté douteuse ; leurs abords ainsi que ceux des différentes galeries sont d'une saleté repoussante et encombrés de débris de toute sorte » et le directeur se déclare toujours impuissant. Les locaux de Bentaillou sont à peine plus propres, en particulier dortoirs et cantine.

(Archives DREAL Midi-Pyrénées, Concession de Bulard, P.V. de visites du 17 septembre 1904 et du 8 juillet 1905.)

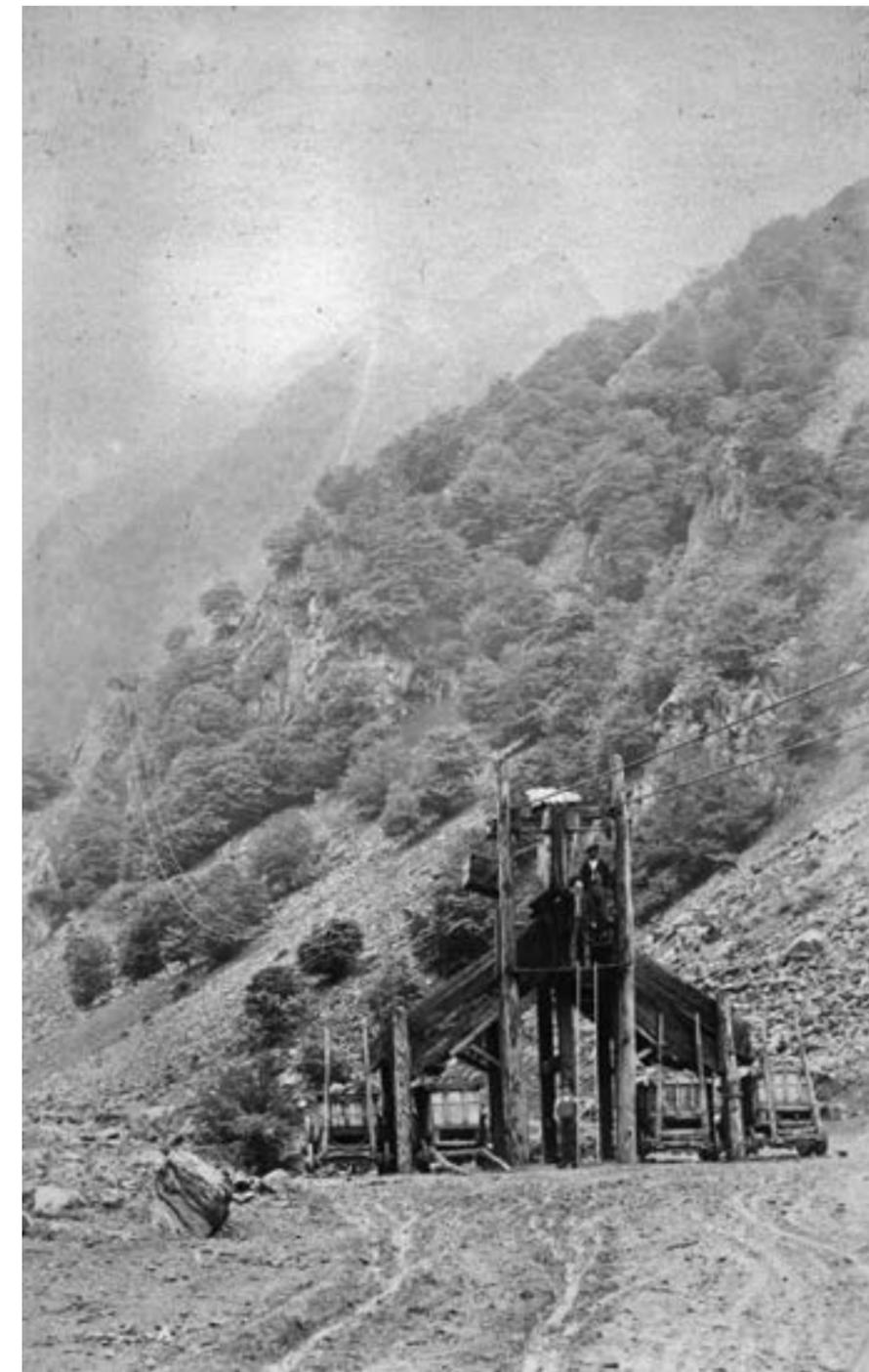
## PASSAGERS DU TÉLÉPHÉRIQUE

---

L'utilisation du téléphérique de la mine de Sentein par des passagers fut interdite fin 1942. Pourtant, d'après la mémoire collective locale, de nombreux mineurs continuèrent à l'emprunter clandestinement afin de s'épargner une longue montée à pied. Il fallait pour cela escalader un pylône hors de vue du personnel de la station de départ, se loger dans une benne vide au passage, non ralentie, de celle-ci, puis sauter avant d'être en vue de la station d'arrivée. Il ne faisait pas bon se trouver dans une benne sur la portée libre de 600 m de long au-dessus du ravin de la Cigalère, lorsque le téléphérique était stoppé, pour une raison quelconque : arrêt, démarrage et courant d'air balançaient dangereusement les bennes au-dessus de 150 m de vide. Les suspensions des bennes ne tenaient au câble que par le serrage d'une mâchoire, sans aucune sécurité. De nombreuses blessures légères ou jambes cassées auraient ainsi eu pour origine les sauts effectués pour quitter le câble en marche sans être repéré.

Le transport des rares passagers autorisés se déroulait de façon plus sûre : montée et descente aux stations dans une benne à l'arrêt, vitesse du câble réduite, emploi de chariots suspenseurs de benne à sécurité anti-décrochement, avertissements par téléphone d'une station à la suivante.

C'est pourtant dans ces conditions qu'eut lieu l'accident le plus grave. Le directeur de la mine fut victime du décrochement accidentel de la benne dans laquelle il avait pris place le 19 novembre 1946, et il chut de 12 mètres de hauteur sur deux autres bennes tombées là précédemment. Il eut un bras et une jambe cassés, ainsi qu'une double fracture du bassin. Le Service des Mines ordonna alors la construction d'une sorte de cabine munie d'un siège, mais celle-ci, sans doute malcommode à mettre en service, ne fut jamais utilisée.



La Plagne (1100 m), station d'arrivée des transporteurs par câbles aériens des Anglais de la mine de Sentein, entre 1879 et 1892. Collection privée.



Menus du repas de la Sainte-Barbe, patronne des mineurs, les 4 décembre 1920 et 1937. Collection privée.



À droite : Réunion du Syndicat des mineurs de Sentein, fin des années 1940. Collection privée.

Depuis le rang du haut, et de gauche à droite :

**1<sup>re</sup> ligne**

Alvarez Balthazar, Jean-Marie Ané, Joseph Faur, André Périssé, Daniel Bernié, Gus Anglade, Lucien Coujou, Jules Ané, Jean Donès, Maximilien Rougès, René Ané, Jean de Manuel la Parade (surnom)

**2<sup>e</sup> ligne**

Pierre Ané, Louis Anglade, Jean-Marie Anglade, Albert Prat, X?, Jean-Marie Coujou, Bonetat (surnom) Bernié, François Latour, Jean Prat.

**3<sup>e</sup> ligne**

André de Barau (surnom), X?, Cyprien Bernié, Fortuné Anglade, Lucien Périssé, Alfred Périssé, Louis de Portuli (surnom), Daniel Estrémé, Antoine Durando.

**4<sup>e</sup> ligne**

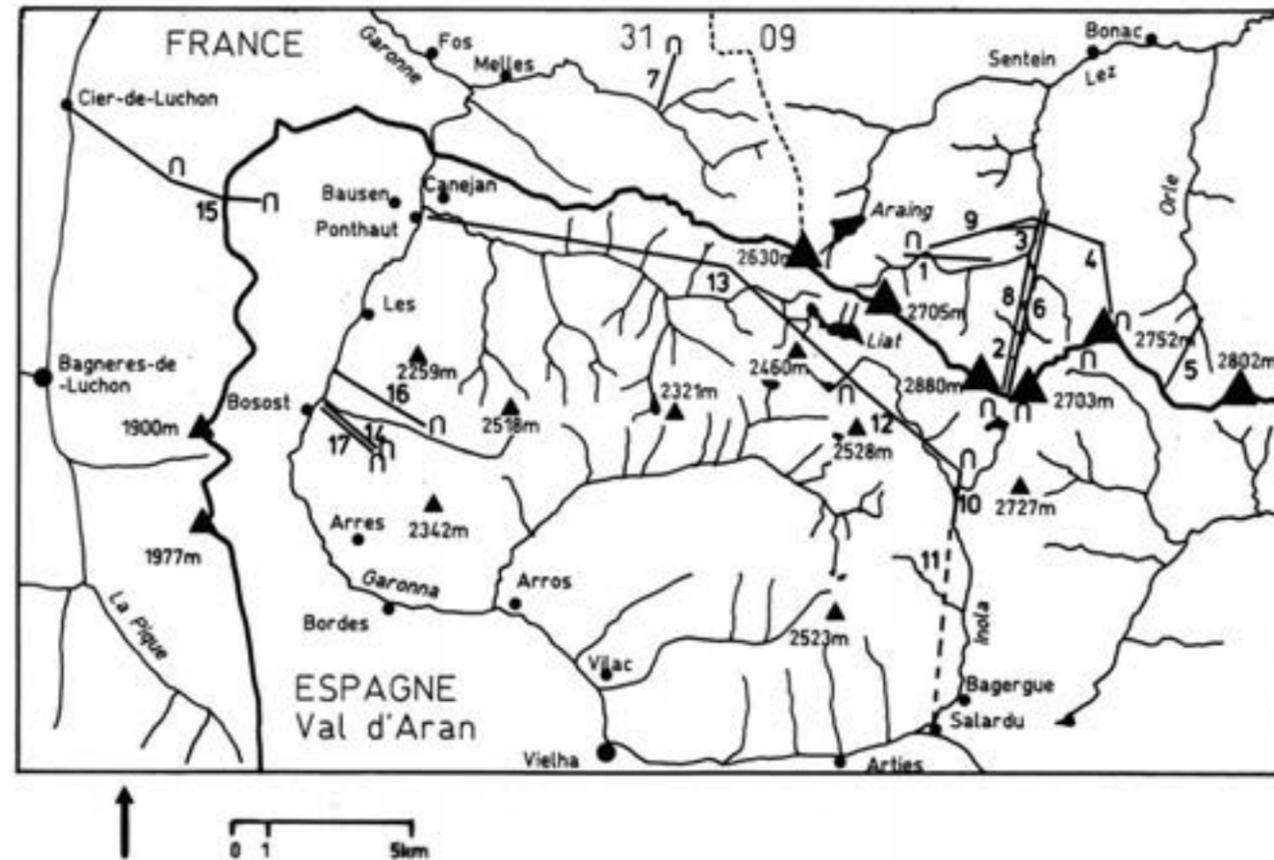
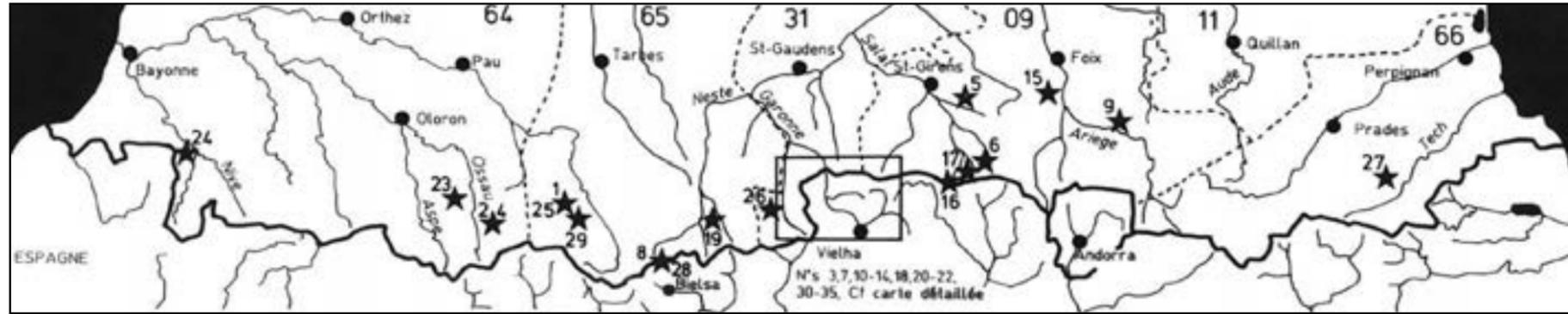
Jean-Marie Bernié, Camronne (surnom), un Espagnol, Louis Prat, Alphonse Périssé, Louis de Pastre (surnom), Jean-Marie de Miquel (surnom).



Joséphine Bernié, cantinière au Bocard de Sentein, et sa fille Jeannette, vers 1936, pendant les travaux pour la centrale hydroélectrique d'Eylie. Collection privée.



Remontée d'un train attelé entre Sentein et le Bocard, entre 1905 et 1918. Carte postale Labouche frères.



## SITES MINIERS ET TÉLÉPHÉRIQUES

Sur l'ensemble de la chaîne pyrénéenne.

N°	Année	Site	N°	Année	Site
1	1871	Mine de Pierrefitte	19	1904	Mines d'Adervielle et de Loudervielle
2	1878	Mine d'Arre	20	1904	Mine de Sentein au Bocard d'Eylie
3	1879	Mine de Sentein à La Plagne	21	1905	Mine de Plan de Tor à laverie Inola
4	1886	Mine d'Anglas	22	1907	Laverie Inole à Salardu (rails + câbles)
5	1892	Mine de Las Cabesses (Riverenert)	23	1907	Mine d'Aspeich (projet)
6	1892	Mines des Raspes (Aulus)	24	1907	Mine d'Ustelleguy
7	1898	Mine d'Uretz ou Urets (Aran) à La Plagne (France)	25	1907	Mines d'Estaing et Pierrefitte
8	1898	Mine de Parzan (Aragon) à la France (projet)	26	1908	Mine de Crabioules (Castillon-Laroubost)
9	1900	Carrière de talc de Luzenac	27	1909	Mine La Pinouse à Amélie-les-Bains
10	1900	Mine de Sentein au Bocard d'Eylie	28	1910	Mine de Parzan (Esp.) à Pont-de-Moudang (Fr.)
11	1902	Mine de Bulard au Bocard d'Eylie	29	1911	Mine de Chèze
12	1902	Mine de Montoliu (Aran) à Orle (France)	30	1911	Mine de Liat à mine Plan de Tor
13	1902	Mine du pic de l'Homme (Aran) au Bocard d'Eylie	31	1911	Mine de Liat à laverie Ponthaut
14	1902	Mine de Pale de Raze à Couledoux (Melles)	32	1911	Mine de Milagro à Bosost
15	1902	Mine de Rabat	33	1911	Mines Bausen (Esp.) et Peraube (Fr.) à Cier-de-L.
16	1903	Forêt Bonabé (Espagne) à râperie Salau (France)	34	1912	Mine Margarita à Clèdes
17	1903	Mine de Carboire (Ustou)	35	1912	Mine Victoria à Bosost
18	1904	Mine d'Uretz (Aran) au Bocard d'Eylie			

Dans le Biros et le Val d'Aran.

N°	Année	Site	Système	Long. m.	Déniv. m.	Débit
1	1879	Mine de Sentein à La Plagne	Série 5 va-et-vient	2 800	900	7 t/h
2	1898	Mine d'Uretz à La Plagne et Bocard d'Eylie	Monocâble Etcheverry	5 300	1 540	
3	1900	Mine de Sentein au Bocard d'Eylie	Bicâble	3 200	1 020	7 t/h
4	1902	Mine de Bulard au Bocard d'Eylie	Monocâble Etcheverry	4 300	1 550	5 t/h
5	1902	Mine de Montoliu à vallée d'Orle	Bicâble	2 200	950	
6	1902	Mine du pic de l'Homme au Bocard d'Eylie	Monocâble Etcheverry	5 100	1 650	
7	1902	Mine de Pale-de-Raze à Couledoux	Monocâble Etcheverry	2 500	750	5 t/h
8	1904	Mine d'Uretz à La Plagne et Bocard d'Eylie	Monocâble Etcheverry	5 300	1 540	
9	1904	Mine de Sentein au Bocard d'Eylie	Monocâble Etcheverry	3 000	980	6 t/h
10	1905	Mine de Plan de Tor à laverie Inola		1 800	500	
11	1907	Laverie Inola vers Salardu (rails + câbles)				
12	1911	Mine de Liat à mine Plan de Tor	Monocâble	4 000	100	
13	1911	Mine de Liat à laverie de Ponthaut	Monocâble Etcheverry	14 000	1 600	5 t/h
14	1911	Mine de Milagro à Bosost		2 300	720	
15	1911	Mines de Bausen et Peraube à Cier-de-L.		7 555	1 370	20 t/h
16	1912	Mine de Margarita à Clèdes	Monocâble	2 600	860	
17	1912	Mine Victoria à laverie Bosost	Monocâble Etcheverry	2 000	720	10 t/h

## BIBLIOGRAPHIE

---

BURGUIÈRES Philippe, ROQUES Gérard 1996 (2<sup>e</sup> éd.), *Deux siècles d'histoire de la vallée du Biros, 1789-1995*, Office du tourisme du Biros éd., Sentein, p. 76.

DUBOIS Claude 2004 : *L'industrie minière du zinc en France, mi-XIX<sup>e</sup> siècle à mi-XX<sup>e</sup> siècle. Le cas de la mine de Sentein, Pyrénées ariégeoises*. P. Benoit directeur, D. Woronoff président du jury. Thèse de doctorat d'Histoire, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, soutenue le 30 septembre 2004 : Dactylo. et microfiches, texte vol. 1 à 3, p. 1-1035 ; illustrations et annexes vol. 4, p. 1036-1439.

DUBOIS Claude 2000 : « Réputation métallifère, administration des Mines et spéculateurs dans les Pyrénées centrales », Actes du LII<sup>e</sup> congrès de la Fédération des Soc. acad. et savantes, Languedoc, Midi-Pyrénées et Gascogne, *Les hommes et leur patrimoine en Comminges*, tenu à Saint-Gaudens (31) en juin 1999, Fédération historique de Midi-Pyrénées à Toulouse et Société des Études du Comminges à Saint-Gaudens éd., p. 723-740.

TARANNE Claude 2010, *La mine de Bulard*, Édition d'Aylie, 94 pages.

TRÉFOIS G. 1910, « L'exploitation des mines à grande altitude », *Revue universelle des Mines, de la Métallurgie, des Travaux publics*, 54<sup>e</sup> année, 4<sup>e</sup> série, Tome XXXI, p. 38-68 (mines de Bulard et de Sentein).

## REMERCIEMENTS

---

Merci à Nelly et Claude Taranne pour leur enthousiasme, leur aide et soutien tout au long de ce projet, merci aussi à eux pour le partage de leur collection privée de photos anciennes et cartes postales.

à Jeannette et Maurice Bonzom pour nous avoir ouvert chaleureusement leur mémoire et leurs documents de famille.

à Brigitte Rouch, Guy Carrieu, Jean-Claude Bareille, Véronique Estrémé, Philippe Bruguère, Françoise Pont, Christine Borie.

et à Mary van Eupen, Jacqueline Herrero, André Bonaventure, Don Pepe, Julien Abbadie, Violaine Bérot...



*« Là où l'on pourrait voir l'échec industriel, je veux voir la beauté de l'architecture et l'ingéniosité mécanique ; les ruptures de pierres appartenant à la montagne comme autant de traces d'une activité humaine ambitieuse aujourd'hui disparue.*

*Au même titre que le pastoralisme, l'identité ouvrière a fait ce pays. C'est donc tout naturellement que j'ai eu envie de donner à voir l'identité culturelle de ces montagnes.*

*J'ai choisi le traitement argentique et le noir et blanc pour témoigner au mieux des matières sensibles de ces sites. »*

**Leah BOSQUET**, après avoir photographié les bergers pyrénéens et leurs troupeaux (*Estivage*, éd. Husson 2009), porte son regard inspiré sur les empreintes laissées par les mineurs dans la haute montagne du Couserans et du Val d'Aran.

**CLAUDE DUBOIS**, archéologue et historien des mines métalliques, enrichit ce regard d'artiste en ajoutant une dimension documentaire qui souligne l'âpreté de la vie et la dureté des conditions de travail à haute altitude et dans les mines de zinc « mangeuses d'hommes ».

978-2-917971-35-2



9 782917 971352

25 €